

COLETTE JOURNALISTE

Chroniques et reportages
1893-1955

Texte établi, présenté et annoté par
GÉRARD BONAL
et
FRÉDÉRIC MAGET

Libretto

© Éditions du Seuil, 2010.

ISBN : 978-2-36914-113-6

Écrivain, spécialiste de Colette, Gérard Bonal a consacré à la romancière plusieurs ouvrages dont *Colette intime* (Phébus, novembre 2004) et *Lettres à Colette* (Phébus, septembre 2012).

Frédéric Maget est professeur de lettres, président de la Société des amis de Colette et directeur de «La Maison de Colette». Il est l'auteur de nombreux écrits sur Colette : il a dirigé avec Gérard Bonal *Colette* (Cahier de L'Herne, 2011) et a notamment édité *Lettres à Missy* (avec Samia Bordji, Flammarion, 2009) et *Une Parisienne dans la guerre 1914-1918* (L'Herne, 2014).

À la mémoire d'Alain Brunet

« Mais le journalisme est une carrière
à perdre le souffle. »

COLETTE,
L'Étoile Vesper, 1946.

PRÉFACE

«Je suis incapable de vous donner des dates de collaborations journalistiques, il y en a trop, répond Colette à la question que lui pose le journaliste Nino Frank. J'ai collaboré, sauf omissions, à *L'Éclair*, au *Matin*, au *Journal* (courte série de portraits : "Leur beau physique"), à *Excelsior*, au *Figaro* (chroniques hebdomadaires en première page pendant un an), à la *Revue de Paris* (critique dramatique), au *Quotidien* (id.), à *La Vie parisienne*, à *Vogue*, à *Femina*, à *Art et Industrie*, à *Bravo*... Si j'en oublie ça n'a pas d'importance¹.»

«... ça n'a pas d'importance». Fastueuse indifférence, prodigalité de ceux qui se savent inépuisables. Car Colette en oublie, et non des moindres : *Paris-Journal*, *Gil Blas*, *La Fronde*, *La Cocarde*, *Le Mercure de France*, *La Baïonnette*, *Les Annales politiques et littéraires*, *Comœdia*... D'autres encore, auxquels viendront s'ajouter, au cours des années trente, des titres comme *La République*, *Marianne*, *Paris-Soir*, *Le Petit Parisien*, *Confessions*, *Marie-Claire* – la plupart bien représentés dans les pages qui suivent.

1. Lettre de Colette à Nino Frank (1904-1988), écrivain et journaliste. Lettre non datée, sur papier à en-tête de l'hôtel Claridge, ce qui permet de la placer en 1931 ou 1932, au plus tard à l'automne 1933. En effet, il n'y est pas fait allusion à *La République*, titre auquel Colette collabore à partir de décembre 1933; ni à la critique dramatique qu'elle tient pour *Le Journal* dès le mois d'octobre de cette même année (collection Michel Remy-Bieth).

Des centaines d'articles, des milliers de pages ; une œuvre parallèle, repoussée dans une sorte d'injuste pénombre par l'œuvre « officielle ». Une œuvre oubliée, cadennassée dans les archives de la presse parisienne de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e... Du jugement abrupt et inconsideré que Jean Paulhan formulait au lendemain de la mort de l'écrivain – « Colette était une grande journaliste égarée dans le roman » – nous ne retiendrons que la première partie : Colette était une grande journaliste. Ce que pensait aussi l'un de ses confrères, et non des moindres, Gaëtan Sanvoisin : « Le grand ouvrier des Lettres françaises qu'est Sidonie Gabrielle Colette [...] mérite que ses titres de journaliste ne soient pas tus en cette date¹. » Et Maurice Goudekot lui-même, dernier mari de l'écrivain : « C'est peut-être dans ses chroniques, ses articles de circonstance, arrachés en hâte à sa plume, qu'elle se révèle le plus étonnante². » Et Goudekot d'évoquer le cycliste du journal qui s'impatiente à la cuisine, devant un verre de vin, attendant le moment d'enlever « la marchandise », tandis que Colette termine dans l'urgence ses cinq ou six feuillets quasi quotidiens...

Colette n'est pas venue par hasard au journalisme. Au contraire, « Minet Chéri » – comme l'appelle tendrement Sido, sa mère – y semble vouée dès l'enfance, par une sorte de prédestination familiale. La grande maison, à Saint-Sauveur-en-Puisaye, est pleine d'enfants musiciens, de livres, de chats... et de journaux. Le capitaine Colette, son père, lit *Le Temps*, le prestigieux quotidien libéral que dirige Adrien Hébrard depuis la fin du Second Empire : « Avant de monter, il plie méticuleusement le journal *Le Temps*, le cache sous le cou-

1. Gaëtan Sanvoisin, « Retour à Colette journaliste pour ses quatre-vingts ans », *Combat*, 29 janvier 1953. Gaëtan Sanvoisin (1894-1975) fut notamment chroniqueur à la *Revue des deux mondes*, chef des informations au *Gaulois*, au *Figaro* et à l'ORTF.

2. Maurice Goudekot, *Près de Colette*, Flammarion, 1956.

sin de sa bergère^{1...}» *Le Temps*, mais aussi *La Revue bleue*, *La Nature*, *Le Mercure de France*, *L'Office de publicité*... Et toute cette « provende imprimée », que le capitaine unijambiste emporte comme un trésor, serrée sur son cœur, dans « son antre, nommé aussi bibliothèque² », exerce sur la fillette une sorte de fascination. Premier contact avec la presse.

Or, *L'Office de publicité*, qu'on lit assidûment chez les Colette, fondé à Bruxelles en 1854, est précisément un des nombreux titres auxquels collabore Eugène Landoy, frère aîné de Sido. C'est d'ailleurs auprès de ce frère, à Gand et à Bruxelles, que celle-ci a passé la plus grande partie de sa jeunesse. On croit l'entendre, cette Sido, évoquant pour sa fille ses jeunes années, ses rencontres si enrichissantes avec Victor Considerant, François Raspail, le peintre Alfred Stevens, des publicistes... Tous amis d'Eugène Landoy. Celui-ci, qui donne régulièrement des chroniques au *Journal de Gand*, sous le pseudonyme de Bertram, connaît une certaine notoriété en Belgique. Tout comme son fils Raphaël, rédacteur en chef du *Matin*, grand quotidien d'Anvers, qui signe Rhamsès II³. Colette, adulte, se souviendra des récits maternels : « De la bouche de Sido dans mon oreille enfantine tombaient des paroles dont le son ne s'est pas évanoui. À six ans, lorsque les enfants de mon village soupiraient : "Paris !", moi j'espérais "Bruxelles"⁴. » Deuxième contact avec la presse.

1. Colette, *La Maison de Claudine*, 1922.

2. *Ibid.*

3. Sur cette période, voir Jeanne Augier, *Colette et la Belgique*, Racine, 2004.

4. Colette, *Discours de réception à l'Académie royale belge de langue et de littérature françaises*, in *Œuvres*, « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de Claude Pichois, t. III, p. 1081. (Cette édition sera désormais abrégée en « Pl. » suivi du numéro du tome et de la page.) Sido n'avait pas oublié cette époque de sa vie, comme elle le confiait à sa fille, bien plus tard : « Oui, j'envie le plaisir dont tu es capable d'en sentir (*sic*) le prix, celui de vivre avec des gens instruits et intelligents, de

1893. Mlle Sidonie Gabrielle Colette vient tout juste de fêter ses vingt ans, le 28 janvier. On songe à la marier. À qui? À un journaliste, tout naturellement... Henry Gauthier-Villars, plus connu sous le nom de Willy, et qui fait les beaux jours de l'*Écho de Paris* avec ses fameuses «Lettres de l'ouvreuse», bourrées d'à-peu-près, de calembours, de vacheries et de *satisfecit*. S'il vante le génie de Wagner – il est l'un des premiers en France –, c'est pour mieux écraser Saint-Saëns et Massenet... Il y a un ton Willy que Colette, d'ailleurs, nous le verrons dans ce volume, s'est parfois efforcée d'imiter – à moins que Willy n'ait lui-même épicé de ses bons mots la prose de son épouse?...

Voilà Colette Willy – car son patronyme est maintenant devenu son prénom, qu'elle fait suivre du nom de fantaisie de son époux – confrontée, de près cette fois, au journalisme, à ses us comme à ses coutumes. Et même de très près. Car, à peine mariée, elle participe à la rédaction d'un article, «Zola et Nordau», publié dans le numéro d'octobre 1893 du *Mercur de France*, c'est-à-dire cinq mois après le mariage... L'ambiance des salles de rédaction des premières années du xx^e siècle – celles de *L'Écho de Paris*, de *L'Éclair* –, bruyantes, empuanties par l'odeur du gaz d'éclairage, de l'encre et du tabac, elle l'a décrite dans *Mes apprentissages* (1936), dans *L'Étoile Vesper* (1946), ces «étranges lieux de labeur cérébral où rien ne respectait, ne protégeait, ne facilitait le travail de la pensée».

Débuts modestes, certes. Six articles en 1895, dans *La Cocarde*, le journal de Maurice Barrès. Mais déjà vingt-neuf, publiés d'octobre 1899 à mars 1900, sous le pseudonyme

voir des choses rares et qui vous font rêver. Cela m'a manqué depuis que j'ai quitté mon frère qui m'avait initiée autant que les quelques années, les plus belles de ma vie, l'ont permis, à l'art de comprendre et aimer les choses rares et belles.» Lettre du 21 juin 1909, citée in Gérard Bonal et Michel Remy-Bieth, *Colette intime*, Phébus, 2004.

d'Eddy, dans *La Fronde*, le quotidien féministe de Marguerite Durand. Puis c'est le silence, jusqu'en 1903¹. Année faste, avec une quarantaine d'articles donnés au *Gil Blas*, «vieux journal frivole», Colette *dixit*, et signés «Claudine». Signés, oui! Mais qui les a écrits? Colette ou Willy? Gageons que celui-ci, au moins, y a largement mis la main²...

Le 27 avril 1907, *La Vie parisienne*, magazine dirigé par Charles Saglio, propose à ses lecteurs un article signé Colette Willy. Le premier d'une longue série, puisque la jeune femme, trois années durant, donnera régulièrement des textes à l'hebdomadaire – auxquels Willy, cette fois, n'aura rien à voir³. C'est l'occasion pour elle d'inaugurer une formule qui devient vite un procédé auquel elle demeurera longtemps fidèle : la reprise en volume d'articles ou de chroniques d'abord publiés dans la presse. C'est ainsi que l'édition originale des *Vrilles de la vigne* (1908) recueille dix-huit textes parus au cours des années précédentes dans *La Vie parisienne* ou dans *Le Mercure musical*.

Désormais, le pli est pris. *Les Heures longues* (1917) compile les chroniques du *Matin*, du *Flambeau* et de *La Vie parisienne* écrites entre août 1914 et novembre 1917; *Dans la foule* (1918), celles publiées dans *Le Matin*, avant la Première Guerre mondiale; les textes de *La Chambre éclairée* (1921) proviennent d'*Excelsior*; *Aventures quotidiennes* (1924) regroupe les articles hebdomadaires du *Figaro*; *La Femme cachée* (1924) des contes parus dans *Le Matin* de 1921 à 1923; *Prisons et Paradis* (1932) emprunte à *Vogue*, à *Bravo*, au *Matin*; *Journal à rebours* (1941) reprend des textes de *Paris-Soir*, de *Candide*, de *Marie-Claire*, du *Journal*; *Paris*

1. Pendant toutes ces années Colette écrit la série des «Claudine» qui paraîtront de 1900 à 1903: *Claudine à l'école*, *Claudine à Paris*, *Claudine en ménage*, *Claudine s'en va*.

2. Ces chroniques ont été publiées par Alain Galliani, sous le titre *Au concert*, Castor Astral, 1992.

3. Les époux se sont séparés en 1905.

de ma fenêtre (1944) se compose d'articles du *Petit Parisien*; *Paysages et Portraits* (1958) enfin, est un volume posthume façonné par Goudek et lui-même...

La Vie parisienne donc, mais aussi *Comœdia*, *Fantasio*, *Paris-Journal*... et quelques autres. Colette Willy se fait les griffes. Se fait la main. À la fin de l'année 1910, lorsqu'elle est engagée au *Matin*, elle est prête. C'est probablement Charles Sauerwein, chef des informations du grand quotidien, qu'elle a connu « Chez Palmyre », célèbre bar-restaurant de la place Blanche fréquenté par le Tout-Lesbos, qui la présente au romancier René Maizeroy, directeur de la rubrique « Contes des mille et un matins ».

Fondé en 1884, *Le Matin* appartient à ce groupe de journaux qu'on appelle alors dans les milieux de la presse « le consortium », autrement dit ceux qui se partagent les gros budgets publicitaires : *Le Matin*, *Le Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* et parfois *Gil Blas* ou *L'Écho de Paris*. Repris par l'homme d'affaires Maurice Bunau-Varilla en 1903, le journal connaît à la veille de la Première Guerre mondiale un immense succès. De 650 000 exemplaires en 1907, son tirage passe à un million en 1913, le plaçant en seconde position, juste derrière *Le Petit Parisien* qui, cette même année, imprime chaque jour 1 500 000 exemplaires. *Le Matin* compte parmi ses collaborateurs des noms fameux : Paul Doumer, Camille Pelletan, Gaston Leroux, Séverine, Georges Lecomte, le critique littéraire Gustave Lanson, le compositeur Charles Bruneau, etc. Parmi tous ces noms, celui de Colette Willy brille surtout par son aura scandaleuse... La série romanesque des *Claudine*, sa carrière d'actrice peu vêtue au music-hall, son divorce d'avec Willy, largement commenté, et le couple qu'elle forme à la ville avec Mathilde de Morny, la sulfureuse « Missy », ont de quoi susciter la réprobation des dirigeants du *Matin*. Ce dont ils ne se privent pas.

Colette rapporte à ce propos, dans *L'Étoile Vesper*, la réaction de Stéphane Lauzanne, un des deux rédacteurs en chef du journal :

« Stéphane Lauzanne apprenant de Charles Sauerwein – environ 1909 – que je donnerais au *Matin* un conte par semaine, posa son stylo :

“Si cette personne entre au journal, j’en sors incontinent.

– Incontinent me paraît fortement exagéré, répartit Charles Sauerwein. Vous la connaissez?”

Stéphane Lauzanne rougit pour la première fois de sa vie :

“Moi ! Moi, connaître cette... cette saltimbanque, cette¹...”»

Mais journalisme et scandale font parfois bon ménage... Colette est engagée à l'essai. Et sous couvert d'anonymat. Son premier article, qui paraît le 2 décembre 1910, est accompagné d'un masque de théâtre – masque transparent, comme on peut en juger à la lecture du « chapeau » annonçant l'arrivée de la jeune romancière : « Le conte que publie aujourd'hui *Le Matin* est signé d'un masque. Sous ce loup énigmatique se cache, par caprice, une des femmes de lettres qui comptent parmi les meilleurs écrivains de ce temps et dont le talent si personnel, fait d'exquise sensibilité, d'observation aiguë, de fantaisie gamine, vient de s'affirmer une fois de plus dans un roman sentimental qui est le succès du jour². » Le 27 janvier, après cinq articles, le masque tombe et la journaliste peut enfin signer librement « Colette Willy ». Tous ses lecteurs l'avaient déjà reconnue...

De sa province, la sagace Sido s'inquiète : « Tu prends un

1. Voir Pl. IV, p. 791.

2. Il s'agit de *La Vagabonde*, qui vient de rater de peu le prix Goncourt.

engagement bien lourd envers *Le Matin*. C'est la fin de tes œuvres littéraires, tes romans. Rien n'use les écrivains comme le journalisme¹.» Vaines paroles. D'autant plus vaines que Colette a noué de tendres liens avec l'autre rédacteur en chef du *Matin*, Henry de Jouvenel, qu'elle épousera à la fin de l'année 1912.

Très vite, Colette va s'engager dans une voie totalement nouvelle, celle du reportage. Le 28 avril 1912, par exemple, elle est à Choisy-le-Roi, où a lieu l'arrestation de Jules Bonnot, chef de la célèbre « bande ». Elle assiste à l'assaut du garage où Bonnot, retranché, se défend jusqu'à la mort, et rend compte des faits dans l'édition du 2 mai. Dès cet article, Colette affirme son originalité, une façon de percevoir et de retranscrire l'événement qui n'appartient qu'à elle : elle ne parle que de ce qu'elle connaît – ce qu'elle mettra toujours en pratique dans ses romans – et ne raconte que ce qu'elle a vu. À cause de la foule qui se presse aux abords du garage, elle ne pourra voir ni la charge des policiers ni le cadavre de Bonnot... Qu'importe ! Dans son papier, elle restitue des « impressions de foule » – pour reprendre le titre d'une de ses chroniques –, des impressions qu'elle est seule à noter : « Personne n'a rien vu, rien entendu ; mais cette foule nerveuse qui me serre de tous côtés invente, inconsciemment, peut-être télépathiquement, tout ce qui se passe là-bas. [...]. Un arrêt brusque, puis un reflux me renversent à demi. Agenouillée, je me suspends à deux bras solides qui me secouent rageusement d'abord, puis me halent ; je n'ai pas le temps de remercier. » L'assaut terminé, Colette conclut : « Grain de foule opprimé et aveugle tout à l'heure, je redeviens lucide. Je m'en vais à mon tour vers Paris, pour y savoir à quel drame je viens d'assister². »

1. *Sido, lettres à sa fille*, lettre du 31 octobre 1910, Éditions Des femmes, 1984.

2. *Dans la foule* (1918) ; Pl. II, p. 612 et 613.

De cette expérience elle se souviendra longtemps, comme le montrent ces quelques notes inédites, véritable définition de l'art d'écrire selon Colette, retrouvées dans les collections de la Bibliothèque nationale de France : « J'appris comment, pendant les jours sanglants où l'on commença à capturer la bande à Bonnot, ceux qu'on nommait les bandits tragiques – j'appris qu'il faut être au premier rang, ou ne pas s'en mêler, qu'il faut ensemble batailler avec une ruée de foule et se laisser porter par elle jusqu'à toucher la bicoque où l'on enferme deux bêtes sauvages, qu'il faut suffoquer et rôtir un peu quand les flammes éclatent, qu'il faut voir et non inventer, qu'il faut palper et non imaginer, car en regardant on constate que sur des draps ensanglantés le sang frais est d'une couleur qu'on ne saurait inventer, une couleur de fête et de joie, car en touchant on apprend qu'il y a, dans le contact d'un mort qu'on emporte et qui vous bouscule au passage, un étrange secret de rigidité à la fois et d'élasticité sans expression, une nouveauté enfin dont un vivant, pour l'avoir ressentie, reste plein de défiance et d'horreur¹... »

Colette grand reporter est sur tous les fronts : match de boxe, ascensions en ballon, en dirigeable – en 1919, elle participe au vol inaugural de l'aérobis *Caudron*, premier appareil à emporter des passagers –, procès de la bande à Bonnot, procès Guillotin... Elle excelle dans cet art de la « chose vue », si cher à Victor Hugo. Comme le soulignera son amie Germaine Beaumont : « Quand Landru passa en jugement, Colette fut chargée des impressions d'audience, travail auquel rien ne la préparait, sinon sa merveilleuse aptitude à saisir, chez un être humain, ce qui échappait à d'autres observateurs. Je ne crois pas me tromper en disant

1. (BnF) N. a. fr. 18704 [MF 3316] f° 37-40.

que la série d'articles qu'elle donna alors demeurera un modèle dans ce genre difficile¹.»

Seule la guerre parviendra à freiner l'activité de Colette. Par la force des choses. La mobilisation de l'été 1914 a privé l'imprimerie et les différents services du *Matin* d'une grande partie du personnel. Le journal tourne au ralenti, comme elle l'explique à son ex-partenaire de pantomime, Christiane Mendelys, dans une lettre datée du 30 août : « Sidi² est à Verdun, hélas [...]. Quand j'y serai contrainte, je quitterai Paris, où je place encore quelques petits papiers dans *Le Matin* (il faut vivre). » Elle en placera de moins en moins : vingt et un, encore, en 1915, mais un seul en 1916 et plus aucun en 1917 et 1918... Et, parce qu'il faut bien vivre, comme elle dit, elle se tourne vers d'autres titres. Et c'est à *Excelsior* et à *L'Éclair* qu'elle va réserver l'essentiel de sa production.

Fondé en 1910 par le journaliste Pierre Laffitte, puis racheté par Paul Dupuy, fils du directeur du *Petit Parisien*, le quotidien *Excelsior* était un des pionniers du photojournalisme, privilégiant l'illustration dans le traitement de l'information et offrant à ses lecteurs vingt-cinq à trente clichés par numéro, ainsi que des suppléments photographiques. Le premier article de Colette paraît le 12 juin 1916 et sa collaboration se poursuit au rythme d'un article par semaine jusqu'au 21 août avant de reprendre le 20 novembre 1917, sous le titre « Le Journal de Colette » – intitulé qu'elle a déjà utilisé dans d'autres journaux et qu'elle utilisera encore, jusqu'à en faire une sorte de marque de fabrique.

Lorsque Colette débute au journal catholique *L'Éclair*, créé en 1887, il vient d'être racheté par René Wertheimer, un avocat d'affaires soucieux de développer ses ventes et

1. Germaine Beaumont, « Colette journaliste », in *Prestige français et Mondanités*, n° 14, mars 1956.

2. Sidi, surnom de Henry de Jouvenel.

d'attirer un nouveau lectorat en faisant appel à des collaborateurs prestigieux. Colette est du nombre et va prendre en charge la chronique dramatique. Rien d'étonnant dans ce choix. Elle connaît fort bien le monde du théâtre dont elle a longtemps fait partie, et mieux encore celui du music-hall. Mime, comédienne, danseuse, elle s'est produite avec succès, de 1906 à 1913, dans de nombreuses salles de spectacle, en France et à l'étranger; elle a toujours éprouvé une grande tendresse pour cet « envers du music-hall » auquel, d'ailleurs, elle a consacré un livre en 1913, et continue de manifester une fraternelle affection pour les artistes : « C'est chez moi un vieux réflexe persistant [...] que de penser d'abord à ceux qui sont de l'autre côté de la rampe, comme si après une trentaine d'années je faisais encore cause commune avec eux¹. » C'est cette même passion que les lecteurs retrouveront dans ses comptes rendus de *L'Éclair*. Et, plus tard, dans ceux du *Matin* ou du *Journal*.

L'arrivée de Colette à *L'Éclair* est annoncée à grands sons de trompe dans l'édition du 12 mars : « Colette, la vie vivante, une force de la nature, un maître, sa crainte est de figurer plus tard – demain – dans l'anthologie des grands auteurs français. » Elle rappellera dans *L'Étoile Vesper* les difficiles conditions de travail que lui imposaient alors la guerre et l'hiver : « En pleine Grande Guerre je débute à *L'Éclair* dans la critique dramatique, engagée par son directeur, René Wertheimer, israélite lettré, familial et doux. Ce métier d'hiver me parut dur, parce qu'il l'était. La nuit, la guerre, la pluie, la neige... Je mettais des semelles d'amiante dans mes souliers, qui par ainsi devenaient trop étroits. Le dernier métro ne m'attendait pas, et j'habitais Auteuil. »

Les années de guerre voient aussi la collaboration de Colette à *Filma* et à la revue *Le Film*. Car elle est en effet

1. *Nudité*, Pl. IV, p. 422.

parmi les premiers écrivains à s'intéresser à cette nouvelle forme d'écriture qu'est alors l'écriture cinématographique. Son premier article sur le cinéma, elle le publia dans *Le Matin*, le 4 juin 1914, pour faire l'éloge de *L'Expédition du capitaine Scott*: «Un spectacle comme celui que nous avons vu hier soir honore – faut-il écrire réhabilite? – le “cinéma”¹ que l'on est en train de déconsidérer. Pendant deux heures trop brèves, la merveille de ce temps, le cinématographe, recouvre sa fraîcheur de miracle, cesse enfin d'être un bon ustensile à vaudevilles, à grotesques imbroglios².»

Avec la fin de la guerre, les journaux, comme l'ensemble du secteur économique, se réorganisent; les temps ont changé; l'heure est aux groupes de presse, aux investissements: «La guerre 14-18 finie, les quotidiens tendirent à s'évader des immeubles où s'attardait un sombre esprit de notariat provincial. [...] Les journaux voulurent des réfectoires comme les couvents et les pénitenciers, des bars comme les paquebots, des garçons de bureau en livrée comme les équipages de chasse et les cinémas, des tables plaquées de verre biseauté comme les cliniques. [...] C'était déjà le déclin d'un certain journalisme, qui devait son éclat à des vedettes du reportage, coursiers valeureux et cabochards de toutes les compétitions³.»

Colette, pour le moment, reprend ses activités au *Matin*, d'abord en tant que reporter (elle visite, fin 1918, Verdun et Metz meurtris, interviewe la reine Marie de Roumanie en visite en France...), puis comme critique dramatique, et enfin comme directrice littéraire. En effet, après la mort de

1. Colette écrit «cinéma» entre guillemets, le mot, abréviation de cinématographe, n'étant pas encore passé dans la langue.

2. Voir Alain et Odette Virmaux avec Alain Brunet, *Colette et le Cinéma*, Fayard, 2004.

3. *L'Étoile Vesper*, Pl. IV, p. 788.

René Maizeroy, le 8 novembre 1918, elle prend en charge la rubrique des « Contes des mille et un matins ». Signe de sa promotion, elle change de bureau et s'installe, en mars ou avril 1919, au quatrième étage de « la maison rouge », comme on l'appelle à cause de sa façade écarlate, du boulevard Poissonnière. Pour la première fois de sa vie, la voilà soumise à des horaires de bureau. Ponctuelle, elle prend régulièrement son service à cinq heures du soir, sauf le vendredi où elle vient dès le début de l'après-midi pour recevoir les auteurs. Maurice Martin du Gard, habitué des lieux, a évoqué à plusieurs reprises le bureau de Mme de Jouvenel : « Avant d'y pénétrer, il fallait passer devant la caisse qui se trouvait sur le même palier, et j'ai toujours pensé que cela devait encore ajouter à l'amertume de ceux dont on venait de refuser la copie. Comme elle semblait heureuse d'avoir un bureau américain, toujours comblé de manuscrits et de boîtes de bonbons ! Parfois, découvrant sous un amas de lettres de magnifiques lunettes d'écaïlle qui la faisaient pareille à un jeune médecin de comédie, elle empoignait l'épreuve d'un conte. Elle écrivait, téléphonait, suçait goulûment des chocolats, dictait, distribuait des ordres et des rires dans toutes les directions¹. »

Cette gaieté, elle la doit en partie à la présence à ses côtés de Germaine Beaumont, puis, à partir de 1920, d'Hélène Picard² ; toutes deux, écrivains de talent et amies très chères, s'occupèrent un temps du secrétariat de Colette au *Matin*. « Colette n'avait jamais eu de secrétaire, se souviendra Germaine Beaumont, et moi je n'avais jamais rempli les fonctions de secrétaire. Tout était donc matière à improvisation, ce qui

1. *Les Nouvelles littéraires*, 25 janvier 1924.

2. À leur sujet, on lira *Lettres à Annie de Pène et à Germaine Beaumont*, édition Francine Dugast, Flammarion, 1995. Et *Lettres à Hélène Picard*, édition Claude Pichois, Flammarion, 1958.

enlevait au travail tout ce qu'il eût pu avoir de rebutant ; mais avec Colette aucun travail ne pouvait rebuter. Elle éclairait toute chose, fût-elle la plus terne, de son lumineux bon sens, de son génie et de sa cordialité¹.»

À son poste de directrice littéraire, Colette encourage quelques nouveaux talents, tous promis à un bel avenir : Fernand Crommelynck, René Bizet, Louis Delluc, Joseph Delteil, Roland Dorgelès, Joseph Kessel ou Francis de Miomandre... Il lui arrive aussi de livrer aux débutants quelques précieux conseils. Comme à Georges Simenon, qui vient de lui soumettre un conte : «“Vous savez, j'ai lu votre dernier conte [...]. C'est presque ça, mais ce n'est pas ça. Il est trop littéraire. Il ne faut pas faire de la littérature, et ça ira” [...]. Supprimer la littérature, qu'est-ce qui restait ? Alors j'ai essayé d'être le plus simple possible. C'est le conseil qui m'a le plus servi dans la vie².»

Directrice littéraire consciencieuse, Colette n'en oublie pas pour autant d'alimenter sa propre rubrique. Et donne régulièrement au *Matin* des nouvelles dont beaucoup fourniront la matière d'œuvres importantes comme *La Maison de Claudine* (1922), *Le Blé en herbe* (1923), *La Femme cachée* (1924) ou l'ouvrage posthume *Contes des mille et un matins* (1973). On a peine à concevoir l'extraordinaire énergie créatrice que déploie l'écrivain journaliste dans ces années. Un exemple : le 26 août 1922 elle publie «La Noisette creuse», un conte qui allait augmenter la réédition de *La Maison de Claudine* ; le samedi suivant, 2 septembre, elle donne au *Matin* le texte qui constituera le deuxième chapitre du *Blé en herbe*, et le 9, «Le Portrait», qui sera inséré dans *La Femme cachée*. C'est-à-dire qu'elle mène de front la composition de trois

1. Germaine Beaumont, *op. cit.*

2. Roger Stéphane, «Simenon à l'ombre de Balzac» (entretien), *Le Monde*, 11 mars 1988.

ouvrages... Sans parler de ses activités de critique dramatique qui l'obligent, certaines semaines, à écrire quatre ou cinq articles à la suite. Elle se souviendra, sur le tard, de ce surmenage : « L'obsession du "papier" en retard, des lignes à pondre entre minuit et deux heures du matin, a longtemps dans mes songes tenu la place du "rêve de l'examen" [...]. Du haut du songe journalistique s'égouttent, bouillants, quelques mots du glossaire typographique comme "la deux tombe à une heure cinquante-cinq" et je m'éveille¹... »

Une fois de plus, la vie privée va s'immiscer dans le métier... Fin 1923, le couple Jouvenel se sépare et Colette doit quitter *Le Matin*. Son dernier article paraît le 16 février 1924. C'est un écrivain en quête de reconnaissance qui était entré au *Matin*; lorsqu'elle le quitte, elle est devenue un auteur qui compte. Et même qui compte beaucoup dans le paysage littéraire français. *Chéri* (1920), *La Maison de Claudine* (1922), *Le Blé en herbe* (1923) lui ont valu la reconnaissance de ses pairs. Celle qui signait encore il y a peu « Colette Willy » signe désormais de son seul nom : Colette – « Voilà que, légalement, littérairement et familièrement, je n'ai plus qu'un nom, qui est le mien² ». Le journalisme a-t-il joué un rôle dans cette évolution? Sans aucun doute. Dès 1925, André Billy note, dans *La Muse aux béquilles*, que la presse a permis à la romancière d'échapper à une forme, selon lui dangereuse, d'égoïsme, et a provoqué une véritable métamorphose de l'œuvre : « L'influence du journalisme ne serait pour rien dans sa transformation, si celle-ci n'accusait pas un certain durcissement auquel les lecteurs de *La Vagabonde* seront sensibles en lisant *Les Heures longues*. Là est le signe perceptible de l'emprise professionnelle. Loin de geindre ainsi qu'elle faisait naguère, Colette moralise, en appelle au bon sens et à la raison. » Le

1. *L'Étoile Vesper*, Pl. IV, p. 786.

2. *La Naissance du jour*, Pl. III, p. 286.

journalisme n'a donc pas conduit, comme le craignait Sido¹, à une dispersion du talent de l'écrivain, mais plutôt à une sorte d'épuration : « On se tromperait en voyant [dans le journalisme] la cause d'une baisse de niveau ou d'un émiettement dommageable de sa production. Pendant ces années d'avant-guerre, puis de guerre, Colette élargit sa palette, laisse de côté les transpositions autobiographico-sentimentales et les jeux narcissiques du roman à la première personne, tourne résolument son regard vers le monde extérieur, se plie avec une virtuosité croissante aux contraintes de la forme brève, fait ses gammes en traitant des thèmes et des objets très divers, et souvent nouveaux². »

En février 1924, après son départ forcé du *Matin*, Colette se trouve brutalement privée de ressources régulières. Commence alors pour elle une sorte d'errance journalistique, c'est-à-dire une période de collaborations multiples et souvent de courte durée. C'est ainsi qu'elle donne une chronique au *Figaro*, chaque dimanche, du 29 avril au 5 octobre, sous le titre « L'opinion d'une femme ». Puis c'est au *Journal* qu'elle confie, du 23 janvier au 14 mai 1925, une série de papiers dans lesquels elle « se propose de donner sous le titre "leur beau physique", au fur et à mesure de l'actualité, les portraits des personnalités célèbres ou curieuses ». Elle écrit pour *Vogue*, dont l'édition française a vu le jour en 1920, pour *Le Quotidien*, pour l'hebdomadaire satirique *Cyrano*, *Les Annales politiques et littéraires*, et de façon plus éphémère pour *Le Petit Niçois*, la *Revue nantaise* ou la revue de luxe *Art et Industrie*...

1. « Donc tu vas écrire un article tous les huit jours pour *Le Matin*? C'est beaucoup et je le déplore car le journalisme c'est la mort du romancier et c'est dommage en ce qui te concerne – ménage, ménage ton talent mon chéri : il en vaut la peine. » Lettre du 27 octobre 1911 (collection Michel Remy-Bieth).

2. Jacques Dupont, *Colette*, Hachette, 1995.

Aucune de ces collaborations ne durera très longtemps. Soit parce que le journal cesse de paraître – *Demain* s’arrête au bout de dix-sept numéros –, soit parce que Colette elle-même y met fin : « J’ai eu des histoires – le mot est exagéré – avec *Le Figaro* qui *ex abrupto* me demande deux chroniques par mois au lieu de quatre pour cause de vie chère. Je n’hésite pas une minute et j’envoie ma démission dans des termes débordants de tendresse¹. »

Colette vient d’atteindre la cinquantaine. Peut-être le moment de souffler un peu?... De 1926 à 1933, en effet, sa production fléchit, ne dépassant pas six articles par an – sauf en 1929, où elle reprend pour un temps sa collaboration à *Vogue*. C’est sans doute dans la structure même des ouvrages qu’écrit Colette dans ces années qu’il faut trouver une explication à ce relatif silence, plutôt que dans un quelconque essoufflement qu’on chercherait en vain. Jusque-là, ses livres – même un roman comme *Le Blé en herbe* – étaient pour la plupart composés de textes épars, d’abord publiés dans la presse avant d’être réunis en volume. Elle pouvait ainsi mener de front son métier de journaliste et celui d’écrivain. Les œuvres qui paraissent à partir de 1926 sont d’une tout autre nature. *La Fin de Chéri* (1926), *La Naissance du jour* (1928), *Sido* (1929, puis 1930), *La Seconde* (1929), *Le Pur et l’Impur* (1932) sont directement écrits pour l’édition et publiés chez Ferenczi ou Flammarion, ses deux éditeurs principaux². Colette s’est-elle souvenue du sage avis de Sido qui estimait que le journalisme la détournait de travaux plus ambitieux ? « Tu n’as vraiment pas assez de temps à consacrer à une œuvre de longue haleine, et c’est bien regrettable, mais je ne désespère pas, pourvu que

1. Lettre à Hélène Picard, septembre 1924, in *Lettres à Hélène Picard*, *op. cit.*

2. Certains titres feront toutefois l’objet de prépublication dans la presse.

tu ne te laisses pas trop accaparer...» C'est en tout cas à la meilleure part de son œuvre que Colette va consacrer toute son énergie pendant huit années.

Son grand retour au journalisme, c'est au *Journal* qu'elle le fait, à l'automne 1933. Grand rival du *Matin* avant la Première Guerre mondiale, *Le Journal*, fondé en 1892 par Fernand Xau (1852-1899), avait été racheté en 1925 par un groupe d'investisseurs réunissant le directeur du casino de Deauville, l'agence Havas et la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Colette est sollicitée pour reprendre la critique dramatique, rubrique laissée vacante par le décès de Gaston de Pawlowski. Prestigieuse succession. Le feuilleton dramatique, comme on disait alors, est une charge lourde, Colette le sait d'expérience. La saison va de septembre à la mi-décembre, puis reprend de janvier à juin. Le titulaire de la rubrique doit parfois assister à cinq spectacles par semaine. Et en rendre compte ! Prudente, Colette s'engage d'abord pour un an. Finalement, elle demeurera cinq ans à son poste, le temps de publier les cinq volumes de *La fumelle noire* – un par année –, où sont repris la majorité de ses articles¹ : *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, *Numance*, les pièces de Guitry, celles d'Édouard Bourdet, *Les Cenci*, *La Machine infernale*, *Le Simoun...* et tant d'autres, dont beaucoup aujourd'hui oubliées, qui nous renseignent sur la production théâtrale des années trente. Malgré la lassitude, malgré l'inégale qualité des pièces, malgré un emploi du temps surchargé, Colette tient bon. Même s'il lui arrive de traverser des moments de doute – à moins qu'il ne s'agisse de défaillances. Comme elle le confie au mois de septembre 1934 à son amie Germaine Patat : « *Le Journal* m'a téléphoné trois fois, pour m'obliger

1. Voir Colette, *Œuvres*, t. III, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 1017-1375.

à reprendre ma critique que je voulais lâcher. Au moins, j'ai mis mon consentement à assez haut prix, et ils ont accepté¹.» Bon prince, *Le Journal* ne lui tiendra pas rigueur de ses exigences. Au contraire, c'est à elle qu'il confie, en mai 1935, le reportage de la traversée inaugurale du paquebot *Normandie*. Sept articles, écrits en mer, et câblés chaque jour à la rédaction du *Journal*, que nous reproduisons ici pour la première fois dans leur intégralité.

Deux mois plus tard, Colette s'engage à livrer tous les jours un article à *La République*, le journal d'Émile Roche, sous le titre «Le journal de Colette». Tâche à laquelle elle s'est toujours obstinément refusée jusqu'alors. D'où l'annonce du quotidien, dès le 11 décembre : «[...] C'est Mme Colette qui, rompant avec une résolution énergique, accepte, pour la première fois, d'écrire un article chaque jour dans "un journal" que les femmes ne seront pas seules à apprécier, puisque tous y trouveront ce style et cet esprit qui font de Colette, selon l'expression de Georges Duhamel, "le premier des écrivains français".» Mais un mois plus tard, Colette, à bout de souffle, jette l'éponge : «Le journalisme est une carrière à perdre le souffle. Même jeune, je n'ai jamais pu accommoder mon rythme lent à son allure "grand quotidien"².» C'est bien dommage, car les quelques chroniques qu'elle a données à *La République*, écrites à chaud, dans l'urgence et l'angoisse du «papier en retard», témoignent, comme le lecteur pourra en juger dans le présent volume, d'une exceptionnelle liberté d'inspiration, qu'il s'agisse des émeutes parisiennes de janvier 1934, d'une lettre ouverte au directeur des Galeries Lafayette ou d'une brillante variation sur ces cartes et ces papiers à lettres décorés qu'elle chérissait tant...

1. Lettre citée in Claude Pichois et Alain Brunet, *Colette*, de Fallois, 1999.

2. *L'Étoile Vesper*, Pl. IV, p. 786.

Mais le démon du journalisme la tient. Et le besoin d'argent... Il faut dire qu'elle est l'objet de nombreuses sollicitations de la part des patrons de presse, sa signature étant considérée comme un atout maître dans la stratégie publicitaire des grands quotidiens. C'est ainsi qu'elle débute à *Paris-Soir*, le journal de Jean Prouvost, grand industriel du textile, le 23 juin 1938. La participation de Colette à *Paris-Soir* va se révéler extrêmement diversifiée. Elle y publie aussi bien un récit inédit, *Le Toutounier*, que des textes anciens comme « Le curé sur le mur »¹ ; des portraits d'acteurs (Maurice Chevalier, Charles Boyer, Yvonne de Bray...), que des comptes rendus de procès d'assises, ceux de Moulay Hassen et de Weidmann, qu'on retrouvera dans cet ouvrage. Le 28 novembre, elle inaugure une nouvelle rubrique : « Une femme parmi les femmes ». Dans laquelle, annonce *Paris-Soir*, « de toute sa délicatesse, de tout le merveilleux sens de la vie qui anime son talent, Colette s'efforcera de déchiffrer, à travers les lignes multiples de ces destins, l'énigme des femmes d'aujourd'hui ».

C'est qu'au cours des années trente l'image de Colette journaliste a évolué. Le public la considère à présent comme un auteur sachant se faire entendre des femmes, et la presse féminine à son tour la recherche. Même si elle fait mine de ne pas s'apercevoir de ce changement de statut, elle y cède et se laisse ainsi, peu à peu, cataloguer comme un « auteur pour dames ». Ce qui ne sera pas sans dommages pour son image posthume, au moins dans les premières années qui suivront sa disparition – mais ceci est une autre histoire... Le 6 janvier 1939, elle intervient dans « Le courrier de *Marie-Claire* ». Le magazine, qui doit son nom au titre du célèbre roman de Marguerite Audoux, a déjà conquis à l'époque plus d'un million de lectrices. Colette participera à cinq numéros de *Marie-Claire*, dont le 100^e, le 27 janvier 1939, celui-ci étant,

1. Une des nouvelles de *La Maison de Claudine*.

sinon en totalité comme le prétend la publicité, du moins en grande partie, conçu et rédigé par Colette elle-même.

Après la capitulation de juin 1940, de nombreux journaux, comme *Le Figaro*, *Candide*, *Gringoire* ou *Paris-Soir*, où Colette a ses habitudes, se replient en zone non occupée. Il lui faut alors, encore une fois, se tourner vers d'autres titres : *L'Officiel de la couture et de la mode de Paris*, *Images de France*, *Comœdia*... et surtout *Le Petit Parisien*, qui recueillera ses dernières grandes contributions au journalisme. Du 16 octobre 1940 au 26 juin 1942, elle y donne une série d'articles qui seront pour l'essentiel repris dans le volume *Paris de ma fenêtre*. *Le Petit Parisien*, fondé en 1876, propriété de la famille Dupuy depuis 1884, avait été un des grands quotidiens de la III^e République, qui tirait à plus de deux millions d'exemplaires après la Première Guerre mondiale. L'Occupation lui sera fatale. Replié en province à l'annonce de la débâcle, comme de nombreux journaux, *Le Petit Parisien* retrouve la capitale le 8 octobre. Et se voit alors soumis aux exigences des occupants qui veulent en faire un organe de propagande. Pierre Dupuy tente de résister, mais doit s'avouer vaincu. Dès février 1941, le journal passe à l'ennemi. « Ce n'est plus *Le Petit Parisien*, c'est *Le Petit Berlinois* ! » s'écriera un ancien journaliste.

Qu'on ne s'attende pas à trouver sous la plume de Colette, dans *Le Petit Parisien*, une quelconque vision de « l'Europe nouvelle », où France et Allemagne marcheraient main dans la main, ni une apologie du « Maréchal » !... Ce serait mal la connaître. Simplement, elle poursuit la veine amorcée avec *Paris-Soir*, s'adressant à ses lectrices, ses « chères femmes », comme elle les appelle. C'est une amie démunie qui parle à des amies démunies, leur livrant, au jour le jour, sur un ton de chaude amitié, ses souvenirs de l'autre guerre, son expérience, d'humbles avis pour résister à la pénurie qui frappe les Français occupés... Presque un manuel de survie.

On a reproché à Colette sa participation au *Petit Parisien*, comme on lui a reproché les trois ou quatre articles qu'elle a confiés à *Comœdia*, la revue de l'actualité théâtrale. Et surtout «Ma Bourgogne pauvre» publié dans *La Gerbe*, le 26 novembre 1942 : «En donnant à la presse contrôlée par l'occupant le moindre bout d'article même sans caractère politique, un écrivain joue sa partie dans le concert de la propagande ennemie orchestrée par Goebbels. [...] Il est douloureux de voir le nom jusque-là respecté de Colette servir à une telle besogne», s'indignent *Les Lettres françaises clandestines*. Qui ne savent sans doute pas que le 12 décembre 1941, Maurice Goudekot, le troisième mari de Colette, qui est juif, a été arrêté et enfermé au camp de Royallieu, près de Compiègne, où il demeurera près de deux mois, dans l'attente de sa déportation. Colette a dû remuer ciel et terre pour obtenir sa libération, et même faire jouer des relations de relations... Elle se trouve alors, en quelque sorte, «redevable»¹...

C'est d'ailleurs peu de temps après la libération de Maurice Goudekot, en février 1942, qu'elle va progressivement cesser de travailler pour la presse.

Elle a soixante-dix ans. Sait-elle seulement qu'en près de cinquante années de carrière elle a écrit plus de 1 260 articles – sans compter ceux qui n'ont peut-être pas été retrouvés –, elle qui rétorquait avec insouciance à Nino Frank : «Si j'en oublie, ça n'a pas d'importance...»? Des centaines de textes, à travers lesquels elle aborde, comme le lecteur pourra le constater dans ce volume, la plupart des grands thèmes que l'on retrouve dans son œuvre littéraire. Et traités avec la même exigence stylistique. De la critique dramatique à la défense des bêtes, du reportage de terrain à la chronique parisienne,

1. Par ailleurs, on ne saurait tenir Colette pour responsable d'un texte ancien, publié sans son autorisation par *Combats*, organe officiel de la Milice.

du compte rendu d'un procès d'assises au billet d'humeur, de la description d'un défilé de mode à celle d'un paysage de neige, d'un portrait de femme à un portrait d'enfant... Une journaliste en liberté.

Comment expliquer une telle abondance? Souci du pain quotidien, bien sûr – Colette a toujours vécu au-dessus de ses moyens et dans de constants embarras d'argent –, comme le suggère cette lettre, citée plus haut, racontant son bras de fer avec *Le Journal*: «Au moins, j'ai mis mon consentement à assez haut prix, et ils ont accepté...» D'autres fois, elle accepte une collaboration pour aider un proche. Ainsi des quelques articles qu'elle donne à *Confessions*, hebdomadaire grand public, lancé à l'automne 1936, par les frères Kessel, Georges et Joseph, et par... Maurice Goudeket¹.

L'argent, l'affection... Soit. Mais aussi, mais surtout – et quoi qu'elle en ait dit par ailleurs, maudissant volontiers la presse, cet «ogre qui se repaît à heures fixes» –, une sorte de jubilation, un plaisir d'écrire, qui éclate – malgré elle? – dans toute son œuvre journalistique, courant d'article en article, et qui peut-être la console du mal que lui donne l'écriture de ses romans. Car Colette a le goût de la forme brève, celle-là même qu'adoptent, par nature, les articles de presse – ni trop longs ni trop courts, 500 mots environ pour *La République*, 1 300 pour *Le Journal* ou *Paris-Soir*. Pour elle c'est la bonne distance, où ses qualités trouvent pleinement à s'employer.

Quelles qualités? Elle-même hésite là-dessus. À sa jeune amie Renée Hamon qui l'interroge sur ce qu'il faut mettre dans un reportage, elle répond avec circonspection: «Je n'ai acquis de petites lumières que sur ce qu'il vaut mieux n'y

1. «Quant à Maurice Goudeket, il fait un “hebdomadaire” avec les Kessel. Est-ce assez pour vous faire comprendre qu'il ne rentre pas, ne mange pas, ne dort pas, et qu'il est ravi?» écrit Colette à Pierre Varillon. Mais *Confessions* ne rencontre pas le succès escompté et doit bientôt s'arrêter.

pas mettre. Ne peins que ce que tu as vu. Regarde longuement ce qui te fais plaisir, plus longuement ce qui te fais de la peine. Tâche d'être fidèle à ton impression première. Ne te fatigue pas à mentir. Le mensonge développe l'imagination, et l'imagination, c'est la perte du reporter. N'écris pas ton reportage au loin, il te semblerait méconnaissable en revenant ici. On n'écrit pas un roman d'amour pendant qu'on fait l'amour¹...»

Réunir en volume des textes éparpillés à travers les titres et les années pourrait sembler, à première vue, une sorte de crime de lèse-Colette, si l'on ne savait pas que l'écrivain elle-même agissait de la sorte.

Modestement, c'est donc un ouvrage supplémentaire que nous avons voulu ajouter à la liste des œuvres de Colette. Peut-être celui-là même qu'en 1927 – déjà – le journaliste Robert Brisacq appelait de ses vœux : « Nous réclamons d'un éditeur avisé qu'il groupe ces pages où nous retrouvons la Colette que nous aimons, avec des yeux bien ouverts sur le monde. »

G.B. et F.M.

1. Préface à Renée Hamon, *Aux îles de lumière*, Flammarion, 1939.

NOTE PRÉLIMINAIRE

Les cent trente textes constituant cet ouvrage sont inédits en librairie. Sauf cinq d'entre eux, publiés dans des revues dont certaines disparues. «Le procès de Moulay Hassen» et «Première traversée du paquebot *Normandie*» n'ont fait l'objet quant à eux que de publications partielles. L'intérêt de ces textes et la volonté d'en donner une version complète, assortie d'un appareil critique, nous ont conduits à les retenir¹. Les références à ces publications sont chaque fois indiquées en notes de bas de page.

Les articles reproduits ici proviennent des collections Michel Remy-Bieth et Frédéric Maget. Qu'il nous soit permis de réaffirmer notre gratitude à l'égard de Michel Remy-Bieth.

G.B. et F.M.

1. Nous avons respecté la ponctuation, la graphie et la typographie de Colette.

PROLOGUE

«Le Journal de Colette»
[On ne redevient pas journaliste...]
La République, 15 décembre 1933

On ne redevient pas journaliste sans appréhension, ni sans coquetterie, ni sans mauvaise foi. Mais à quel âge, quand on a été journaliste, renonce-t-on à l'être ? Je croyais bien y avoir renoncé. Un article de loin en loin, dans un beau numéro de Noël, dans une revue franco-américaine, un magazine de modes, ça ne compte pas... Et puis je reprends, comme par coup de tête, un poste de critique dramatique¹. Mais un feuilleton hebdomadaire, participe-t-il au halètement quotidien du journal ?

Inutile argutie ! Vient un jour – aujourd'hui – où la bille est jetée : tous les jours, tous les jours, je courrai l'aventure d'écrire. Tous les jours un souci s'éveillera en même temps que moi, m'accompagnera en voyage, nagera l'été à mon flanc et s'insinuera dans mon songe.

D'où me vient cette tentation ? De très loin, de ma vingtième

1. Après quelques années passées loin des salles de rédaction, Colette vient de reprendre du service. Depuis le 8 septembre, elle tient la critique théâtrale du *Journal*, tribune prestigieuse où elle succède à Gaston de Pawlowski. En outre, depuis le début du mois elle collabore au quotidien *La République* auquel elle donne un article tous les jours.

année. D'un temps où, silencieuse, je contemplai Fouquier, Mendès, Courteline et Sarcey¹. De l'ancien *Écho de Paris*, de *La Cocarde*, du vieil *Intransigeant*... De la rue du Croissant, des salles de rédaction souillées, irrespirables, du gaz vert. De l'odeur d'encre, d'hommes, de gros tabac, de boue mouillée et de bière... Catulle Mendès écrivait ses articles de critique en parlant, en fumant, en invectivant, en buvant du Mariani, Willy² parlait sans écrire, mais quel joli timbre de voix!... Courteline, chevaleresque, défendait Marsolleau, et Marsolleau ne s'en relevait pas³. Minuit, deux heures, deux heures et demie, un bourdonnement agréable de fatigue dans les oreilles...

Mes jeunes yeux fatigués suivaient, d'une porte battante à une autre porte battante, les passants à cache-nez, maigres et muets, reconnaissaient les faméliques du fait divers, le breteur cambré... Point de jeunesse: des hommes déjà vieux ou vieillis par un labeur sans hygiène. Mais qu'eût fait ma mémoire des usines à journaux d'aujourd'hui, de leurs parois de verre et de leurs lumineux plafonds? J'ai aimé ces ténèbres, l'abat-jour en morasses épinglées, le dictionnaire hors d'âge et loqueteux, hôte de la longue table ovale...

Quand je partais avec M. Willy, nous croisions souvent un fantôme sec et gris, bref de taille, secoué dans une petite carriole attelée d'un âne: le marquis de Bièvre, responsable de la rubrique «Nécrologie», apportait sa funèbre provende.

1. Henry Fouquier (1838-1901), journaliste et homme politique; Catulle Mendès (1841-1909), poète, romancier, critique dramatique; Courteline (Georges Moinaux, 1858-1929), dramaturge; Francisque Sarcey (1827-1899), journaliste et critique dramatique.

2. Willy (Henry Gauthier-Villars, 1859-1931), journaliste et écrivain, avait épousé la jeune Sidonie Gabrielle Colette en 1893. C'est lui qui révéla à Colette son talent d'écrivain en la poussant à écrire *Claudine à l'école*. Séparé en 1905, le couple divorça en 1910.

3. Louis Marsolleau (1864-1935), auteur dramatique de petite renommée.

Il attachait son bourrin à quelque ferrure de persienne, et montait l'escalier, un rat blanc familier sur son épaule¹...

Tout a beaucoup changé? Oui... Non... Pas moi. Il ne s'agit pour moi que de continuer, c'est-à-dire de regarder, écouter, regarder encore... La passion ne m'en a pas quittée. Mais maintenant, de temps en temps, je mets des lunettes.

1. Colette, deux ans plus tard, dans *Mes apprentissages*, évoquera plus longuement, mais à peu près dans les mêmes termes, la salle de rédaction de l'*Écho de Paris* vers 1895 et les figures de Courteline, de Mendès, du marquis de Bièvre. Et de Willy, bien sûr...

UNE SEULE CONSIGNE :
« DÉBROUILLEZ-VOUS »

Au seuil des années dix, quand elle commence à signer des articles dans *Le Matin*, *Le Flambeau* ou *L'Éclair*, Colette Willy n'est encore, aux yeux du public, qu'une actrice de music-hall auteur de quelques livres plus ou moins scandaleux. Tour à tour reporter, chroniqueuse ou bien critique dramatique, elle va apprendre son métier sur le tas. Comme elle le raconte dans des notes inédites, conservées à la Bibliothèque nationale¹ : « Souvenirs de reporter. Il n'y a qu'une consigne, qui est "Débrouillez-vous!". Pour mes premières armes, je travaillai pour *Le Matin*, avec l'étonnant Roger Mathieu [...]. À son école, à ses côtés, j'appris par exemple comment on monte, à la faveur d'un ralentissement en gare de Laroche, dans un train royal spécial, avant le jour... » Elle apprend vite. Et même elle innove, puisque, dès 1918, André Billy constate : « Colette a créé une forme de journalisme absolument nouvelle, un journalisme lyrique – lyrique n'est pas enthousiaste –, fondé sur les rencontres quotidiennes d'une vie de femme. »

1. (BnF) (f° 33-36). Notes inédites (N. a. fr. 18704 [MF 3316]).